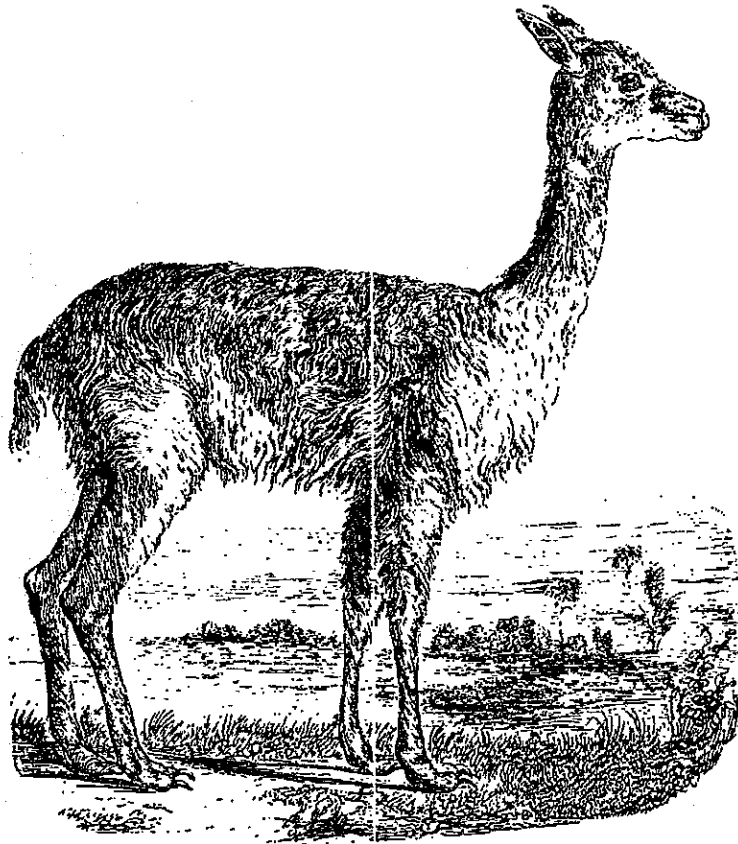


ACCLIMATATION ET DOMESTICATION
DES
ANIMAUX UTILES

PAR
Isidore GEOFFROY SAINT-HILAIRE



LA MAISON RUSTIQUE . PARIS

1861

SECTION III

De l'emploi utile des animaux et de leurs produits, et particulièrement de l'usage alimentaire de la viande de cheval.

§ 1.

L'agriculteur ne parvient à élever qu'au prix de beaucoup de soins, et souvent de sacrifices d'argent, les jeunes animaux qui naissent dans ses écuries et ses étables. Lorsqu'enfin il a réussi, et que le moment est venu de recueillir les fruits de son travail, sait-il toujours les mettre complètement à profit, et faire de chaque animal lui-même, pendant sa vie, et de ses produits, après sa mort, l'emploi le meilleur? Sait-il faire ce que lui prescrivent ses intérêts propres, et par conséquent aussi ceux de la société? car que sont les intérêts sociaux, sinon là somme, la résultante de tous les intérêts individuels?

Poser cette double question, c'est demander d'abord si l'homme tire toujours le meilleur parti de la force de ses animaux auxiliaires? s'il parvient toujours à utiliser cette force, de manière qu'il en soit perdu le moins possible au moment où elle se déploie, et que l'animal soit ensuite fatigué le moins possible de l'effort qu'il a fait pour la produire?

Il suffit presque, pour répondre, de citer les Bœufs, accouplés sous le joug, qu'on voit et qu'on verra sans doute longtemps encore dans la plupart de nos départements, et ces Chevaux attelés *en arbalète* qui parcourent encore, en si grand nombre, non-seulement nos routes, mais aussi les rues de nos villes : les premiers, étroitement liés deux à deux, et se privant réciproquement, durant le travail, de la liberté de leurs mouvements, et après, du repos et de

l'aise durant leur repas; les seconds, disposés de telle sorte, qu'un effort qui, également réparti entre tous, n'en fatiguerait aucun, est principalement supporté par un seul, qu'il épuise et qu'il accable!

De tels modes d'attelage seraient depuis longtemps abandonnés, ou du moins modifiés, sans la puissance de l'habitude prise et des vieux préjugés qu'entretient l'ignorance trop générale des conditions physiologiques de la traction, et même des règles les plus élémentaires de la mécanique.

Utilise-t-on mieux les produits de l'animal que l'animal lui-même? Plus mal encore. L'agriculteur fait venir à grands frais, et souvent de très-loin, des engrais, trop souvent falsifiés : ne devrait-il pas, avant tout, économiser ceux que lui donnent ses animaux? Est-ce ce qu'il fait? Voyez les cours de ferme, et, dans plusieurs de nos départements, les rues des villages, celles même de plus d'une ville, occupées en grande partie par des lits de fumier, lavés à grande eau chaque fois qu'il pleut!

En sorte que de précieuses substances, qui devraient fertiliser notre sol et préparer à l'année suivante de riches moissons, sont entraînées en grande partie, et vont, après avoir souillé nos ruisseaux, se perdre dans les fleuves et dans la mer.

Il est d'autres produits encore plus immédiatement utiles, des produits directement applicables à l'alimentation de l'homme, et dont nous le voyons aussi peu économe. Avec des céréales, on faisait, il y a peu d'années, de l'alcool; avec de la viande, avec une très-grande quantité de viande comestible, on fait encore aujourd'hui de l'engrais et du noir animal. Tel est en effet l'emploi principal actuel de la viande du Cheval : le reste sert, en grande partie, à nourrir les Chiens ou à engraisser les Porcs et les volailles,

ou est jeté à la voirie¹. L'autorité, qui a pris de sages mesures contre les abus de la distillerie des céréales, ne devrait-elle pas aussi intervenir pour empêcher ce détournement, vers des usages secondaires, ou même cette perte complète, de substances alimentaires aussi nécessaires au peuple que le blé lui-même ?

La restitution à la consommation publique de la viande comestible, aujourd'hui perdue pour elle, m'a paru, de tous les progrès que je viens de signaler, le plus promptement réalisable, comme le plus généralement utile aux classes laborieuses. Que l'autorité se prononce, et ce n'est pas, comme ailleurs, dans dix ans, dans cinq ans, et pour des milliers d'hommes, c'est *immédiatement, et pour des millions*, qu'un grand bienfait se trouvera réalisé !

Et c'est pourquoi, entre toutes les réformes et tous les progrès dont je viens d'essayer de faire sentir la nécessité, ai-je cru devoir insister surtout, depuis quelques années, sur le dernier. C'est dans mes cours seulement, et dans de courtes communications faites à des sociétés scientifiques, que j'ai abordé jusqu'à ce jour les autres questions, si importantes que je les eusse jugées : j'ai, au contraire, consacré de longs efforts, souvent renouvelés, à la question de l'usage alimentaire de la viande des solipèdes, et particulièrement du Cheval. Il le fallait bien : ailleurs, je n'avais guère qu'à seconder, pour ma part, un mouvement de progrès qui se produisait de lui-même : ici, je trouvais encore les préjugés debout dans toute leur force ; il fallait donc, ou ployer aussi devant eux, ou les attaquer de front. Et de là la nécessité où je me suis vu de consacrer un ouvrage spécial à la question de la viande de Cheval, et où je crois

¹ La fraction relativement très-faible qui entre dans l'alimentation d l'homme est vendue sous le nom de viande de *Bœuf* ou de *Chevreuil*, et payée comme telle.

être encore, d'en reproduire ici sommairement la discussion et la solution.

§ 2.

Cette question m'a paru pouvoir se poser ainsi :

L'aliment qui fait le plus souvent défaut aux populations actuelles, c'est la viande : en présence de cette disette permanente, dont il est impossible de méconnaître la réalité¹, est-il sage de continuer à affecter à des usages secondaires, et de laisser même perdre en partie la viande des solipèdes domestiques, et particulièrement celle du Cheval ?

Oui, si les faits conduisaient à reconnaître :

Ou que cette viande est malsaine ; dans ce cas, l'hygiène, la réprouvant, il faudrait continuer à l'envoyer aux fabriques d'engrais et de produits chimiques, et à jeter ce qu'elles n'emploient pas ;

Ou que cette viande, n'étant pas malsaine, est désagréable au goût et nous inspire une insurmontable répugnance ; second cas dans lequel la conclusion serait la même ;

Ou qu'enfin, n'étant ni malsaine, ni répugnante, la viande de Cheval ne saurait entrer qu'en très-petite quantité dans la consommation ; d'où l'inutilité d'entrer en lutte avec les deux adversaires les plus tenaces et les plus difficiles à vaincre que puisse rencontrer devant lui un homme de science : le parti pris des autres hommes de science, et le préjugé populaire.

Mais est-il un de ces trois points qui soit prouvé ? C'est aux faits à prononcer, et ils disent tout le contraire :

La viande de Cheval est saine ;

Elle est bonne ;

¹ Voyez p. 115 et 114.

Elle est assez abondante pour prendre place très-utilement dans l'alimentation publique.

D'où cette conclusion : elle est à tort affectée à des usages secondaires, étant propre à l'usage le plus important de tous, à l'alimentation des hommes. Et c'est le préjugé seul qui a privé jusqu'à ce jour les classes laborieuses des ressources considérables qu'elle peut fournir pour leur nourriture ⁴.

⁴ Rien n'est plus singulier et, en même temps, rien n'est plus triste que la diversité des préjugés qui privent l'homme, selon les pays, d'une nourriture qu'il a, toute préparée, sous la main. Chaque peuple trouve absurdes les préjugés des autres, et il s'obstine dans les siens, qu'il croit fondés par cela seul qu'ils sont vieux. « Singulière contradiction ! disaient, dès 1830, deux agriculteurs distingués, MM. VULLENOT (dans les *Mémoires de l'Académie de Metz*) : le Catholique voit en pitié le Juif qui a horreur de la chair de Porc, et il repousse l'idée de faire usage de la viande de Cheval. »

Ce ne sont pas seulement les Juifs, mais, comme chacun le sait, tous les Musulmans, qui ont horreur de la chair de Porc.

Les Hindous n'ont pas moins horreur de la chair de Bœuf.

La chair de Mouton n'est pas non plus d'un usage général; et il n'y a pas longtemps qu'en France même on en rejetait la plus grande partie. « *J'ai vu de mon temps*, dit BERNARD DE PALISSY (dans son *Traité des pierres*), qu'on n'eust voulu manger les pieds, la teste ny le ventre d'un Monton, et à présent c'est ce qu'ils estiment le meilleur. »

On jetait aussi autrefois, comme impropres à la nourriture de l'homme, les pieds de Veau, les foies de Chapon et les abatis d'Oie.

Le Pigeon, encore aujourd'hui, n'est pas mangé par les Russes (par préjugé religieux, à cause de la forme sous laquelle on représente le Saint-Esprit. Voyez BOUCHER DE PEREYES, *Voyage en Russie*. Paris, in-42, 1859, p. 182). Le Lapin, à son tour, est rejeté par les Italiens.

Espérons que tous ces préjugés disparaîtront devant le progrès des lumières comme a disparu le préjugé contre la Pomme de terre, si longtemps dédaignée comme fade, de saveur désagréable, *bonne tout au plus pour les Porcs*, et dont « l'usage peut donner la lèpre, » est-il dit dans les considérants d'un arrêt du parlement de Franche-Comté qui défendait (comme on l'a fait aussi en Bourgogne), la culture de cette « substance pernicieuse. »

§ 5.

La démonstration que je crois pouvoir donner de cette proposition, et qui se compose nécessairement de trois parties, peut se résumer ainsi¹ :

Le premier point à établir est la salubrité de la viande de cheval. Ici aucun doute sérieux ne s'élève et ne saurait s'élever. À part l'opinion absurde de quelques médecins chinois, qui repoussent de la consommation la chair des chevaux *de deux couleurs*, et un passage de Galien, souvent cité, mais d'une manière inexacte, il n'y a, parmi les médecins, les vétérinaires, les naturalistes, qu'une opinion sur les qualités hygiéniques de la viande de cheval. Les faits lui sont d'ailleurs entièrement favorables. On s'en est nourri, durant plusieurs semaines, à Copenhague, à Phalsbourg et dans plusieurs autres villes assiégées ; à Paris même, durant plusieurs mois, en 1793 et 1794 ; et ce régime inusité n'a jamais produit la moindre maladie. Bien plus : la viande et le bouillon de cheval, administrés à plusieurs reprises aux malades et aux blessés par les médecins militaires, et principalement par Larrey, a toujours parfaitement réussi ; en Égypte, pendant le siège d'Alexandrie, ces aliments ont même, selon cet illustre chirurgien, « contribué à faire disparaître une épidémie scorbutique qui s'était emparée de toute l'armée². » Plusieurs faits analogues ont été constatés depuis.

¹ Pour les développements, voyez la *deuxième partie* de l'ouvrage que j'ai publié sous ce titre : *Lettres sur les substances alimentaires, et particulièrement sur la viande de Cheval*. Paris, in-12, 1856.

La troisième partie de cet ouvrage est consacrée à l'examen et à la solution des objections.

² LARREY dit aussi dans ses *Mémoires et campagnes* : « Ce fut le principal moyen à l'aide duquel nous arrivâmes à arrêter les effets de la maladie, »

Ainsi, innocuité parfaite à l'égard de l'homme sain, et, dans un grand nombre de cas, emploi avantageux à l'égard de l'homme malade.

§ 4.

On est loin d'être aussi bien d'accord sur le second point, c'est-à-dire sur les qualités gustatives de la viande de Cheval; c'est ici, à vrai dire, que commence le débat. La chair de cheval a longtemps passé pour douceâtre, désagréable au goût, très-dure surtout, et, en somme, difficilement mangeable. Aujourd'hui même, le plus grand nombre la croit, la dit encore telle. Mais ceux qui repoussent à ce titre l'usage de la viande de Cheval, ont-ils le droit d'avoir ici une opinion? Parmi eux, je trouve, il est vrai, quelques personnes qui ont mangé de la viande de Cheval, mais durant des sièges ou des retraites, où les animaux, comme les hommes, avaient été affamés, accablés de fatigue ou même blessés; la viande, en outre, était mal cuite et aussitôt consommée. Après ces premiers adversaires, vient la foule de ceux qui n'ont jamais goûté ni la viande ni le bouillon de Cheval; qui, par conséquent, ne *suvent* pas, mais qui *croient*; qui ne prononcent pas un *jugement*; mais obéissent à un *préjugé*. Et à ce préjugé, je trouve à opposer tant de faits, et d'ordres si divers, qu'il est impossible de ne pas en reconnaître le peu de fondement. Voici, en effet, ce qui résulte des nombreux et authentiques documents que j'ai rassemblés :

Le Cheval sauvage ou libre est chassé comme gibier dans toutes les parties du monde où il existe, en Asie, en Afrique, en Amérique, autrefois (et peut-être encore aujourd'hui)

et il conclut en ces termes : « L'expérience démontre que l'usage de la viande de Cheval est très-convenable pour la nourriture de l'homme. »

en Europe. Il en est de même de tous les congénères du Cheval : les Zèbres, l'Hémione, l'Ane, l'Hamar passent, dans les pays qu'ils habitent, pour d'excellents gibiers, souvent pour les meilleurs de tous.

Le Cheval domestique lui-même est utilisé comme animal alimentaire en même temps qu'auxiliaire (parfois même seulement comme alimentaire), en Afrique, en Amérique, en Océanie, presque dans toute l'Asie, et sur divers points de l'Europe.

Sa chair est reconnue bonne par les peuples les plus différents par leur genre de vie, et des races les plus diverses : nègre, mongole, malaise, américaine, caucasique. Elle a été très-estimée jusque dans le huitième siècle chez les ancêtres de plusieurs des grandes nations de l'Europe occidentale¹, chez lesquels elle était d'usage général, et qui n'y ont renoncé qu'à regret, par obéissance à des prohibitions alors religieusement ou plutôt politiquement nécessaires, aujourd'hui complètement sans objet. Elle a été très-souvent utilisée, même de nos jours, en Europe, mais dans des circonstances particulières ; servant de nourriture à un grand nombre de voyageurs, et surtout de militaires, durant leurs voyages ou leurs campagnes. Elle a été souvent prise par les troupes auxquelles on la distribuait, parfois, dans les villes, par le peuple qui l'achetait, pour de la viande de *Bœuf*.

Elle a été, elle est plus souvent encore, et même très-habituellement, débitée sous ce même nom, ou comme viande de *Chevreuil*, dans les restaurants (même de l'ordre le plus élevé), sans que les consommateurs soupçonnent la fraude ou s'en plaignent.

Enfin, si elle a été souvent acceptée comme bonne sous

¹ *Imprints in delictis habebatur*, dit FEYSLER en parlant des Germains : Voy. *Antiquitates selectæ*, in-42, Hannoveræ, 1720.

de faux noms, elle a été déclarée telle aussi par tous ceux qui l'ont soumise, pour se rendre compte de ses qualités, à des expériences bien faites; par tous ceux qui l'ont goûtée dans les conditions voulues, c'est-à-dire *suffisamment ras-sise et provenant de Chevaux sains et reposés*. Elle est alors excellente comme rôti, et si elle laisse à désirer comme bouilli, c'est précisément parce qu'elle fournit un des meilleurs bouillons, *le meilleur peut-être*, que l'on connaisse. Et elle s'est même trouvée bonne lorsqu'elle provenait, comme dans les expériences de MM. Renault, Lavocat et Joly, à Alfort et à Toulouse, et comme dans mes propres essais, d'individus non engraisés et âgés de seize, dix-neuf, vingt et même vingt-trois ans; d'animaux estimés à peine à quelques francs au delà de la valeur de leur peau. Fait capital, puisqu'il démontre la possibilité d'utiliser une seconde fois, pour leur chair, des Chevaux déjà utilisés, jusque dans leur vieillesse, pour leur force; par conséquent, de trouver dans leur viande, au terme de leur vie, et quand leur travail a largement couvert les frais de leur élevage et de leur entretien, une plus-value, un gain presque gratuitement obtenu.

§ 5.

La viande de Cheval, parfaitement *saine*, incontestablement *bonne* (sans valoir cependant celle du Bœuf ou du Mouton engraisé), est, en outre, *abondante*, et peut fournir des ressources importantes pour l'alimentation des classes laborieuses des villes et des campagnes. Cette troisième partie de la démonstration exigerait des calculs dans lesquels je ne puis entrer ici, mais dont je donnerai du moins les résultats. En combinant les éléments fournis par nos statistiques officielles et par d'autres documents sur le

nombre des Chevaux en France, la durée de leur vie et le rendement en viande d'un grand nombre de Chevaux¹, on trouve que la viande des Chevaux morts naturellement ou abattus chaque année en France est équivalente à environ :

- $\frac{1}{8}$ de la viande de Bœuf ou de Cochon ;
- $\frac{2}{3}$ des viandes réunies de Mouton et de Chèvre ;
- $\frac{1}{14}$ de toutes les viandes réunies de boucherie et de charcuterie :

Où, ce qui revient au même, à plus de deux millions et demi de nos rations moyennes actuelles en viande (si inférieures, il est vrai, au besoin des populations!).

En présence de tels chiffres, et quelques réductions que l'on doive faire subir à ces nombres pour tenir compte des Chevaux impropres à la consommation, comment méconnaître ce résultat, d'une si grande valeur pratique?

Il y a dans l'emploi de la viande de Cheval une ressource importante, la plus importante même (quoiqu'elle soit loin

¹ Dans le cours de l'année 1854, 1180 Chevaux ont été abattus à Vienne, pour la boucherie, et ont fourni 264 385 kilogrammes de bonne viande, ce qui donne, en moyenne, par tête de Cheval, 224 kil.,005. Tous les calculs que renferme mon livre sont basés sur ce chiffre.

J'ai reçu depuis un autre document que sa brièveté me permet de reproduire ici :

« Depuis trois ans qu'on a commencé à vendre, à Vienne, de la viande de Cheval, douze bouchers ont abattu 4725 Chevaux, qui ont fourni 1 902 000 livres de viande (1 065 145 kil.), distribuées à des nécessiteux en 5 804 000 portions. » Le rendement moyen des Chevaux est ici de 225 kil., 427. Différence en plus, 1 kil., 424.

Toutes les autres grandes villes d'Allemagne et un grand nombre de petites ont aujourd'hui, comme Vienne (et comme Copenhague depuis un demi-siècle), leurs boucheries de Cheval. On a aussi commencé à en établir en Belgique et en Suisse.

Le progrès que j'appelle de mes vœux et de mes efforts pour la France est donc déjà, chez presque tous nos voisins, réalisé ou en voie de réalisation.

Doit-il longtemps s'arrêter à notre frontière?

Et un vieux préjugé, qui tombe partout, se réfugiera-t-il, comme en un dernier asile, dans la France du dix-neuvième siècle!

de suffire encore) à laquelle nous puissions recourir pour donner aux populations laborieuses l'aliment qui leur manque le plus, la viande.

Singulière anomalie sociale, et qu'on s'étonnera un jour d'avoir subie si longtemps ! Des millions de Français sont privés de viande; ils en mangent, comme on l'a vu, six fois, deux fois, *une fois* par an ! Et, en présence de cette misère, des millions de kilogrammes de bonne viande sont, chaque mois, abandonnés à l'industrie pour des usages secondaires, livrés aux Cochons et aux Chiens, ou même *jetés à la voirie* !

Voilà ce que la science elle-même a autorisé jusqu'à ce jour, du moins par son silence, comme si elle avait craint, elle aussi, de se heurter contre un préjugé populaire, et, quand elle avait dans la main des vérités utiles, de l'ouvrir et de les répandre.

Et voilà ce qu'on laisse subsister dans un temps où l'amélioration du sort des classes laborieuses est devenue pour ainsi dire le mot d'ordre de tous les économistes et du gouvernement lui-même !

§ 6.

A la suite de la publication du livre où j'ai développé, en 1856, les faits qui précèdent, un résultat important a cependant été obtenu; un grand pas a été fait en avant. Le Conseil d'hygiène publique et de salubrité, qui, peu de temps avant cette publication, s'était prononcé contre l'emploi alimentaire de la viande de Cheval, est passé, en février 1857, à une opinion contraire; et il a pris cette décision : Il y a lieu d'autoriser, comme en Allemagne, l'ouverture de boucheries spéciales pour la vente publique et surveillées de la viande de Cheval.

Mais cette décision après laquelle on peut dire qu'il n'y a plus rien à faire pour la démonstration scientifique, est, pratiquement, restée comme non avenue. Aucune boucherie n'a été ouverte.

Pourquoi en a-t-il été ainsi?

On a dit que personne ne s'était présenté pour ouvrir les boucheries que l'autorité avait l'intention de mettre à la disposition du public; et je trouve même cette assertion reproduite dans un livre auquel le mérite et la qualité de son auteur donnent une double autorité : le *Traité d'hygiène publique*, récemment publié par mon savant confrère M. le docteur Vernois, vice-président du Conseil d'hygiène.

Ce résultat négatif a été invoqué comme un argument contre l'emploi alimentaire de la viande de Cheval. L'industrie et le commerce, a-t-on dit, se sont rendu compte des répugnances de la population pour le nouvel aliment, et elles ont jugé impossible de faire à Paris ce qu'on fait en tant de villes, de l'autre côté du Rhin, au grand avantage d'un public chaque jour plus nombreux. Et comme l'industrie et le commerce, a-t-on ajouté, sont en général très-bons juges de leurs intérêts, cette condamnation est décisive et sans appel.

On peut toujours en appeler d'un préjugé à la raison. Mais il n'y a pas même lieu à faire ici cet appel. Plusieurs industriels, très-désireux d'ouvrir des boucheries de viande de Cheval, se sont pourvus en autorisation : plusieurs ont insisté à plusieurs reprises et avec une grande persévérance. Pourquoi cette persévérance n'a-t-elle pas abouti? On le saura peut-être un jour. En attendant, je redirai comme autrefois, dans des circonstances analogues : « Réalisant le peu que je pouvais faire par moi-même, j'ai en même temps réclamé l'intervention de ceux qui ont seuls le pouvoir de faire beaucoup. Si cette intervention a eu lieu, je

l'ignore complètement; mais, du moins, j'aurai accompli mon devoir jusqu'au bout, tel que je l'avais compris et le comprends. »

C'est en 1847 que j'écrivais ces paroles, et il s'agissait alors de l'acclimatation des animaux : quelques mois à peine écoulés, deux ministres s'empressaient concurremment de prendre les mêmes mesures que j'avais appelées de mes vœux, longtemps inutiles. La question de la viande de Cheval aura, sans nul doute, son tour ; et, encore une fois, « ceux qui ont seuls le pouvoir de faire beaucoup » réaliseront le progrès que je n'ai pu que préparer¹.

¹ La communication de quelques parties de ce travail faite à la Société impériale d'acclimatation, dans sa séance du 18 mai 1860, a donné lieu à une longue et intéressante discussion, où un grand nombre de faits, tous favorables à l'usage alimentaire de la viande de Cheval, ont été cités par plusieurs membres, et notamment par MM. le baron de DOMAST, Fr. JACQUEMART, LEBLANC, et MARTIN DE MOUSSY. (Voy. le *Bulletin de la Société d'acclimatation*, t. VII, p. 289, où le secrétaire des séances, M. AUGUSTE DOWSNI, a résumé la discussion avec l'exactitude et le soin qui lui sont habituels.

Dans cette discussion, M. Leblanc a particulièrement insisté sur l'excellente qualité de la viande de l'âne, qualité qu'il m'a mis depuis à même de constater.

À l'occasion d'un des faits rapportés par M. Leblanc, à l'appui de la salubrité de la viande de Cheval, j'ai cru devoir en rappeler un autre très-analogue qui est, à plusieurs égards, d'un grand intérêt. J'en ai dû la communication, en 1856, à M. le docteur BAYENS, inspecteur du service de santé de l'armée d'Orient, qui, depuis, a consigné ce même fait dans son Rapport officiel à M. le ministre de la guerre, et dans ses *Souvenirs d'une mission médicale à l'armée d'Orient* (*Revue des Deux-Mondes*, février, avril et juin 1857, et à part, Paris, in-8, 1857).

« Suivant l'exemple de M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, dit le savant chirurgien, je prêchais pour qu'on mangeât du Cheval... En Allemagne, le Cheval dépecé est vendu publiquement à l'étal du boucher. Les deux batteries d'artillerie de la division d'Autemarre, campée à Baïdar, se nourrissent de Chevaux réformés, et n'eurent pas à le regretter : elles furent épargnées par la mortalité et les maladies qui sévissaient si cruellement dans le reste de l'armée. »

Quand ma lutte contre un vieux préjugé n'eût produit et ne dût jamais produire que ce seul résultat, je devrais encore m'estimer heureux de l'avoir entreprise!